jamais ni premier ni dernier. Je ſuis trop jaloux de conſerver des droits à l'eſtime des valeureux grenadiers & à leur amitié, pour conſentir à aliéner de moi leur cœur, en bleſſant leur délicateſſe. Les voies où j'ai marché ont toujours été droites & faciles. J'attendois de mes ſervices (ſi l'on y attachoit un jour quelque prix), un ſalaire plus conforme à mes goûts & plus digne d'un homme de guerre; ou l'oubli, ou que l'on ne s'en rappellât qu'à ma mort. Mais il eſt des contrariétes dont toute la prudence humaine ne ſauroit nous garantir. J'ai beſoin dec auſer avec vous, devous voir; en attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous prie de me conſerver votre précieuſe amitié. Le cit. LATOUR-D'AUVERGE-CORRET.

SUR LES INVISIBLES & le Buſte parlant du Paſſage Longueville.

Je n'oſerois l'aſſurer poſitivement, mais je préſume que le tranſport de la voix de l'inviſible à l'oreille des ſpectateurs, *& vice verſâ* ſe fait par les angles de la ſalle vers leſquels l'orifice des pavillons d'acouſtique ſemble correſpondre de manière que les rayons ſonores peuvent ſe propager en ligne droite comme je l'ai remarqué dans pluſieurs édifices, & notamment dans l'une des ſalles de l'obſervatoire de Paris & à l'amphithéâtre du Jardin des Plantes; je préſume que le globle de verre & les cornets d'acouſtique tiennent lieu des miroirs concaves dont on uſe ordinairement dans la catoptrique acouſtique, & que le foyer d'un de ces miroirs reflecteurs placé près de l'inviſible, lui ſert pour entendre les queſtions qui lui ſont faites & renvoyer ſes réponſes.

Quand à la viſion, comme l'inviſible voit & diſtingue juſqu'aux moindres objets, on doit conclure qu'elle domine ſur les ſpectateurs, ce qui me fait croire que l'une ou l'autre des deux énormes *poutres* entre leſquelles le globe de verre eſt ſuſpendu pourroit bien être la cachette tant & ſi inutilement cherchée. Car enfin, cet être inviſible eſt niché quelque part, *oportet corpus eſſe in loco.*, & certaines ouvertures que j'ai remarqué ſur ces poutres, me donnent preſque l'aſſurance qu'elle y eſt placée, quoique fort mal à ſon aiſe, &c. &c.

Si les moyens que je viens d'indiquer ne ſont pas les véritables, j'avoue qu'il me ſeroit difficile d'expliquer autrement la cauſe des effets que j'ai admiré, & que tout Paris court voir comme une merveille qui mérite de fixer l'attention des ſavans. MATHIEU.

SUR la nouvelle brochure, brochée par ſir Françis d'Ivernois.

Tandis qu'en France on calcule chaque année le moment où l'Angleterre doit s'écrouler ſous l'énormité de ſa dette & de ſes bil'ets de banque, ſans que, pour cela, cet écroulement ſi deſiré arrive, ſir Francis d'Ivernois nous fait voir régulièrement au commencement de chaque annee, que la république n'aura pas aſſez d'écus pour aller juſqu'à la fin; ce qui n'empêche pas que cette fin n'arrive & que la république n'aille toujours ſon train. Que conclure de là? Que ſi l'énorme dette publique & les billets de la banque d'Angleterre d'un côté, & nos finânces délabrées d'un autre, ſont deux poiſons, comme je n'en doute pas, ce ſont au moins des poiſons lents avec leſquels on pourroit vivre quatre-vingts ans, comme Fontenelle avec ſon café. Voila le côté plaiſant pour le ſpectateur; mais ce qui ne l'eſt pas, c'eſt que l'eſpoir réciproque des deux nations de pouvoir ſe ruiner par les finances, perpétue la guerre, qui, ſans cette illuſion funeſte, auroit depuis long-temps fait place à la paix.

Thomas Payne, dans un pamphlet qui parut au commencement de l'an IV, démontra comme deux fois deux font quatre, que les dépenſes annuelles du gouvernement anglais pour chaque nouvelle guerre, augmentoient de moitié en ſus comparativement à celles de la guerre précédente, que ce qui, par exemple, avoit coûté 100 millions dans la guerre d'Amérique, en coûtoit aujourd'hui 150. Il alla plus loin & prouva qu'il y avoit chaque année une augmentation de dépenſe, comparativement avec l'année précédente de la même guerre. De là la concluſion naturelle que pour payer toute cette dépence, il falloit émettre une quantité de billets de banque qui bientôt les métamorphoſeroit en aſſignats.

Envain des gens ſenſés & inſtruits eſſayèrent de faire voir la folie de compter ſur cette prédiction; on y crut, & bien des gens y croyent encore, quoiqu'elle ait contre ſoi cinq années d'expérience.

Sir Francis d'Ivernois, au lieu de faire écrouler la république par l'accroiſſement diſproportionné de ſes dépenſes, & la chûte des billets de caiſſe, la fait périr d'une fievre lente par la diminution ſucceſſive des revenus publics. « La tréſorerie nationale, dit-» il, ne toucha dans l'an V que 446 millions; dans » l'an VI, que 385. Dans l'an VII, les recettes ne » s'élevèrent point au-deſſus de 330 millions; le pre-» mier conſul ne doit eſpérer que 180 millions pour l'an » VIII. »

Ce projet de nous réduire par la diſette du numéraire, eſt au moins plus humain que celui de nous ruiner par la famine, tel que les coaliſés l'avoient conçu en 1793. Projet qui n'a pas réuſſi d'avantage, quoique nos financiers d'alors fiſſent en France même tout ce qu'il falloit pour cela.

Comme, au lieu de l'ouvrage même de ſir Fr. je n'ai ſous les yeux que l'extrait qui ſe trouve dans le Courier de Londres, je ne puis ſavoir les baſes qui ont fourni à cet écrivain, réſidant à Londres, des données auſſi contraires à celles que fourniſſent les feuilles de recette de la tréſorerie nationale qui réſide à Paris, & par leſquelles il appert entr'autres que le produit *effectif* des huit premiers mois de l'an 7 a été de 276,248,655 à quoi ajoutant celui des mois de prairial & meſſidor, montant à 83,270,588, on a un total de 359,519,243; enſorte que la recette effective de ces premiers dix mois de cette année ſurpaſſe de près de 30 millions les 330 que ſir F. nous adjuge pour l'année entière. On ne peut expliquer cette contradiction qu'en ſuppoſant que l'auteur ne regarde comme ceus que des pièces de 6', de 5', de 3', &c.,